

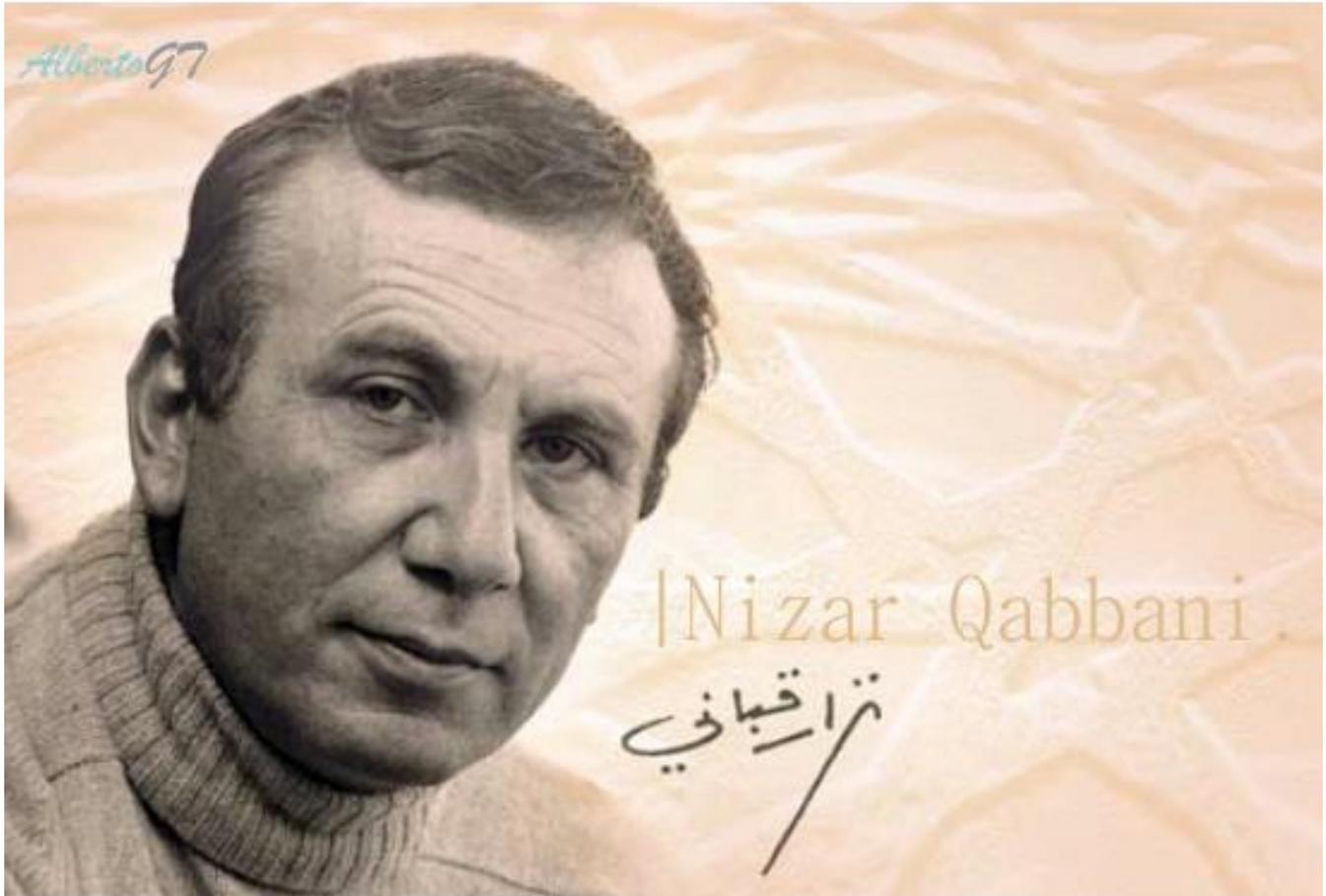
NIZAR QABBANI



*Je porte le temps brûlé dans mes yeux et je voyage vers vous.
Je porte Beyrouth, poème poignardé, sur la paume de ma main
et je présente son corps à tous comme le témoignage
d'une époque arabe qui fait profession d'assassiner les poèmes.*

www.poesielavie.com

« Des poètes et de la poésie »



Nizar KABBANI

(1923 - 1997)

Ses textes ont été chantés par Fairouz, Oum Kalsoum et d'autres. Il est le poète arabe le plus populaire et le plus lu.

Il fit un grand effort pour rendre sa poésie compréhensible par tout le peuple et pas seulement par une élite.



Nizar Ali BADR sculpteur du monde

Pour moi, la poésie est un voyage vers les autres.

C'est là mon métier. Et le jour où je perdrai mon passeport et mes valises de mots, je deviendrai arbre immobile, mourrai.

Il y a des poètes qui voyagent à l'intérieur d'eux-mêmes – c'est effectivement une manière de se déplacer.

Moi, je voyage d'une autre façon. Mes bateaux sont autres, comme est autre l'Atlas de mes ambitions.

Je ne danse pas sur mes pages tel un derviche désenchanté prenant plaisir à écouter le cliquettement de son chapelet et à tournoyer autour de soi-même.

Je suis un poète qui veut jouer en plein air, et avec de vrais hommes.

Je ne puis imaginer un poète jouant avec soi-même, à moins qu'il ignore les règles du jeu ou craigne de se mêler aux enfants du quartier...

Le poète est une voix. Or l'une des premières particularités de la voix est de rendre un son et de se heurter à un obstacle humain. Sans cet obstacle, la parole ne peut exister, la langue n'est que bruissement de feuilles mortes dans une forêt inhabitée.

La poésie est une main..., le public une porte... Et le poète qui ne s'adresse à personne reste dans la rue... à dormir.

Nombreux sont les poètes qui y sont encore, car ils ne possèdent pas la formule magique qui leur ouvrirait la caverne d'Ali Baba.

*

Ainsi la poésie est un message que l'on écrit pour d'autres. Les destinataires en sont une composante importante. Si tel n'était pas le cas, l'écriture serait semblable à une cloche qui sonne dans le néant.

Or le grand malheur du poète d'aujourd'hui est qu'il a égaré l'adresse du public... Il habite un continent, les gens sur un autre, séparés par des océans de complexe de supériorité, de gloriole et de méfiance.

Au lieu d'être un instrument de rapprochement et d'entente, la culture du poète est devenue citadelle interdite au public...

Les trois-quarts de nos poètes actuels se sont attribué, volontairement ou non, un fief intellectuel et poétique qui fait d'eux des exilés vivant hors de la sensibilité générale, des créateurs chimériques parlant une langue inconnue.

Pourquoi ? Pourquoi les facteurs chargés de la distribution des poèmes les retournent-ils à leurs auteurs ? Parce que l'adresse a été omise. Tout simplement.

Sans hésiter j'accuse nombre de nos poètes, dont beaucoup se proclament révolutionnaires, socialistes ou marxistes, de s'être isolés du peuple, en cela très semblables aux nobles du Moyen-âge vivant dans leur fief culturel et mental.

Ils sont incapables de contact et d'échanges. Incapable de faire de la poésie une chemise que puisse porter n'importe qui.

Le public est comme un enfant très brave, ingénu, qui, pour aimer et lier connaissance, doit comprendre ce qu'on lui dit... Car les enfants n'accordent leur amour qu'à ceux qui comprennent leur état d'enfant et leur remplissent les mains de cadeaux inattendus...

Mais, le fil étant coupé, les poètes devenus auteurs de mots croisés, se sont mis à taxer le public de bêtise, futilité, manque de maturité, ignorance, à prétendre que l'époque a du retard sur leur poésie et que si leurs poèmes restent incompris, c'est bien la preuve de leur grandeur à eux; ce n'est pas eux qu'affecte la maladie, mais le public.

Ils affirment aussi que leurs poèmes marchent dans le futur et que s'ils ne trouvent pas leur place naturelle sur

le moment, ils gagneront des dizaines ou des centaines d'années plus tard...

C'est là raisonnement de renard ne pouvant atteindre les raisins, en haut de la treille. La poésie qui ne convient au siècle où elle est née ne conviendra à aucun siècle et le poème incapable de converser avec son siècle ne pourra parler à aucun autre...

C'est parce qu'al-Moutanabbi était la conscience de son temps qu'il a pu traverser les siècles jusqu'au Xème et qu'il partage nos repas, nos chambres à coucher, les faits de notre existence...

C'est parce qu'Abou Nowâs appartenait aux cafés de Bagdad et de Basra qu'il fait partie de l'ivresse et des verres de vin...

C'est parce que Tagore était une portion de l'âme indienne qu'il est devenue portion de l'âme du monde...

Et c'est parce que Garcia Lorca a été exécuté sous un olivier alors qu'il chantait la liberté en Espagne que sa poésie est gravée sur les troncs de tous les oliviers du monde...

*

Extrait des écrits de **Nizar KABBANI** pour
www.poesielavie.com

NIZAR QABBANI



J'essaie, depuis l'enfance, de dessiner ces pays
Qu'on appelle-allégoriquement-les pays des Arabes
Pays qui me pardonneraient si je brisais le verre de la lune...
Qui me remercieraient si j'écrivais un poème d'amour
Et qui me permettraient d'exercer l'amour
Aussi librement que les moineaux sur les arbres...
J'essaie de dessiner des pays...
Qui m'apprendraient à toujours vivre au diapason de l'amour

Ainsi, j'étendrai pour toi, l'été, la cape de mon amour
Et je presserai ta robe, l'hiver, quand il se mettra à pleuvoir...

J'essaie de dessiner des pays...
Avec un Parlement de jasmin...
Avec un peuple aussi délicat que le jasmin...
Où les colombes sommeillent au-dessus de ma tête
Et où les minarets dans mes yeux versent leurs larmes
J'essaie de dessiner des pays intimes avec ma poésie
Et qui ne se placent pas entre moi et mes rêveries
Et où les soldats ne se pavanent pas sur mon front

J'essaie de dessiner des pays...
Qui me récompensent quand j'écris une poésie
Et qui me pardonnent quand déborde le fleuve de ma folie...

J'essaie de dessiner une cité d'amour
Libérée de toutes inhibitions...
Et où la féminité n'est pas égorgée... ni nul corps opprimé

J'ai parcouru le Sud... J'ai parcouru le Nord...
Mais en vain...
Car le café de tous les cafés a le même arôme...
Et toutes les femmes une fois dénudées
Sentent le même parfum...
Et tous les hommes de la tribu ne mastiquent point ce qu'ils
mangent
Et dévorent les femmes une à la seconde

J'essaie depuis le commencement...
De ne ressembler à personne...
Disant non pour toujours à tout discours en boîte de conserve
Et rejetant l'adoration de toute idole...

J'essaie de brûler tous les textes qui m'habillent
Certains poèmes sont pour moi une tombe
Et certaines langues linceul.
Je pris rendez-vous avec la dernière femme
Mais j'arrivai bien après l'heure
J'essaie de renier mon vocabulaire
De renier la malédiction du "Mubtada" et du "Khabar"
De me débarrasser de ma poussière et me laver le visage à
l'eau de pluie...
J'essaie de démissionner de l'autorité du sable...
Adieu Koraich...
Adieu Kouleib...
Adieu Mudar...

J'essaie de dessiner ces pays
Qu'on appelle-allégoriquement- les pays des Arabes,
Où mon lit est solidement attaché,
Et où ma tête est bien ancrée,
Pour que je puisse différencier entre les pays et les vaisseaux...
Mais... ils m'ont pris ma boîte de dessin,
M'interdisent de peindre le visage de mon pays... ;

J'essaie depuis l'enfance
D'ouvrir un espace en jasmin.
J'ai ouvert la première auberge d'amour... dans l'histoire des Arabes...
Pour accueillir les amoureux...
Et j'ai mis fin à toutes les guerres d'antan entre les hommes et les femmes,
Entre les colombes... et ceux qui égorgent les colombes...
Entre le marbre... et ceux qui écorchent la blancheur du marbre...
Mais... ils ont fermé mon auberge...
Disant que l'amour est indigne de l'Histoire des Arabes
De la pureté des Arabes...
De l'héritage des Arabes...
Quelle aberration !

J'essaie de concevoir la configuration de la patrie ?
De reprendre ma place dans le ventre de ma mère,
Et de nager à contre-courant du temps,
Et de voler figues, amandes, et pêches,
Et de courir après les bateaux comme les oiseaux
J'essaie d'imaginer le jardin de l'Éden
Et les potentialités de séjour entre les rivières d'onyx
Et les rivières de lait...
Quand me réveillant... je découvris la futilité de mes rêves.
Il n'y avait pas de lune dans le ciel de Jéricho...
Ni de poisson dans les eaux de l'Euphrate...
Ni de café à Aden...

J'essaie par la poésie... de saisir l'impossible...
Et de planter des palmiers...
Mais dans mon pays, ils rasant les cheveux des palmiers...
J'essaie de faire entendre plus haut le hennissement des
chevaux ;
Mais les gens de la cité méprisent le hennissement !!

J'essaie, Madame, de vous aimer...
En dehors de tous les rituels...
En dehors de tous textes.
En dehors de toutes lois et de tous systèmes.
J'essaie, Madame, de vous aimer...
Dans n'importe quel exil où je vais...
Afin de sentir, quand je vous étreins, que je serre entre mes
bras le terreau de mon pays.

J'essaie -depuis mon enfance- de lire tout livre traitant des
prophètes des Arabes,
Des sages des Arabes... des poètes des Arabes...
Mais je ne vois que des poèmes léchant les bottes du Khalife
pour une poignée de riz... et cinquante dirhams...
Quelle horreur !
Et je ne vois que des tribus qui ne font pas la différence entre la
chair des femmes...
Et les dates mûres...
Quelle horreur !
Je ne vois que des journaux qui ôtent leurs vêtements intimes...

Devant tout président venant de l'inconnu
Devant tout colonel marchant sur le cadavre du peuple
Devant tout usurier entassant entre ses mains des montagnes
d'or
Quelle horreur !

Moi, depuis cinquante ans
J'observe la situation des Arabes.
Ils tonnent sans faire pleuvoir
Ils entrent dans les guerres sans s'en sortir
Ils mâchent et rabâchent la peau de l'éloquence
Sans en rien digérer

Moi, depuis cinquante ans
J'essaie de dessiner ces pays
Qu'on appelle-allégoriquement- les pays des Arabes,
Tantôt couleur de sang,
Tantôt couleur de colère.
Mon dessin achevé, je me demandai :
Et si un jour on annonce la mort des Arabes...
Dans quel cimetière seront-ils enterrés ?
Et qui les pleurera ?
Eux qui n'ont pas de filles...
Eux qui n'ont pas de garçons...
Et il n'y a pas là de chagrin
Et il n'y a là personne pour porter le deuil !

J'essaie depuis que j'ai commencé à écrire ma poésie
De mesurer la distance entre mes ancêtres les Arabes et moi-
même.

J'ai vu des armées... et point d'armées...
J'ai vu des conquêtes et point de conquêtes...
J'ai suivi toutes les guerres sur la télé...
Avec des morts sur la télé...
Avec des blessés sur la télé...
Et avec des victoires émanant de Dieu... sur la télé...

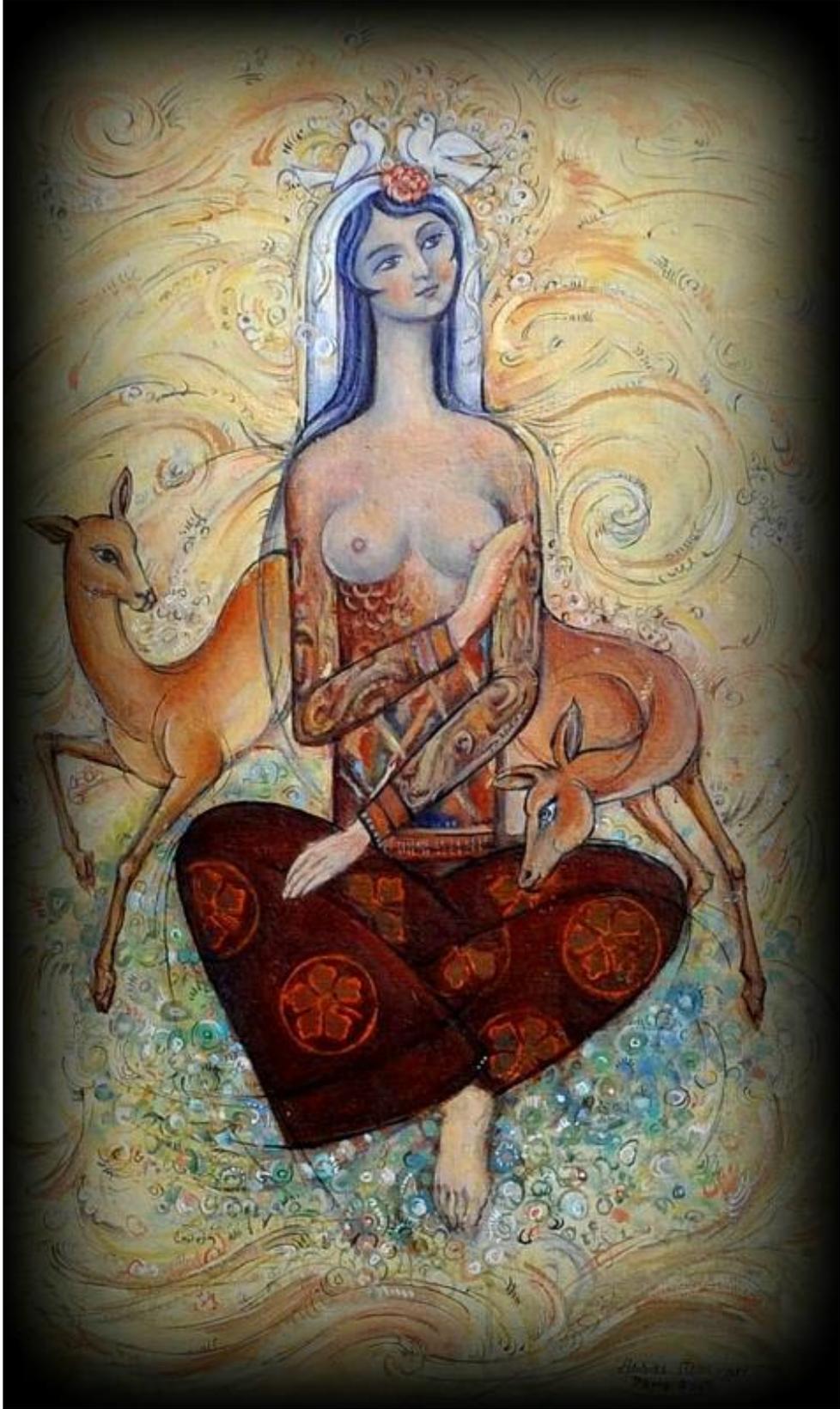
Oh mon pays, ils ont fait de toi un feuilleton d'horreur
Dont nous suivons les épisodes chaque soir
Comment te verrions-nous s'ils nous coupent le courant?
Moi, après cinquante ans,
J'essaie d'enregistrer ce que j'ai vu...
J'ai vue des peuples croyant que les agents de renseignements
Sont ordonnés par Dieu... comme la migraine... comme le
rhume...
Comme la lèpre... comme la gale...
J'ai vue l'arabisme mis à l'encan des antiquités.



Œuvre Wasma Al Agha

IL ME FAIT ENTENDRE DES MOTS

Il me fait entendre ...Quand il me fait danser
Des mots, qui ne sont pas comme tous les mots
Il me prend d'au-dessous de mes bras
Il me plante dans un des nuages
Et la pluie noire dans mes yeux
Il me prend avec lui...il me prend
Pour une soirée de bal rose
Et moi comme une petite fille dans sa main
Comme une plume prise dans les airs
Il m'apporte sept lunes
Et un bouquet de chansons
Il m'offre un soleil... Il m'offre
Un été... Et un escadron d'hirondelles
Il m'informe que je suis son chef d'œuvre
Et que je vaux des milliers d'étoiles
Et que je suis un trésor ...Et que je suis
Le plus beau tableau qu'il ait vu
Il raconte des choses qui m'étourdissent
Qui me font oublier le bal et les pas
Des mots qui bouleversent mon histoire
Qui me rendent une femme instantanément
Il me construit un palais de mirage
Que je n'habite que quelques instants
Et je reviens... je reviens à ma table
Rien avec moi... Sauf des mots.



Œuvre Abbas Moayeri

Non loin de moi, elle prit un siège, s'y installa sans hâte et fut comme une rose exposant sa nonchalance sur la lèvre du vase.

Le papier d'une lettre apparut, humble et soumis, dans sa main, moissonnant un reste de sa fidélité.

Ma tasse de café s'échappait, elle, sans cesse de ma main, dans le désir de rejoindre sa tasse.

Ô le tourment infligé par ce capuchon dont le soleil auréolait sa tête !

Et ce poudroisement d'or que met en mouvement l'haleine de l'été !

Le voyage d'un rayon de lumière sur son genou ébranle les fondations de mon âme !

Elle, de sa tasse, humait à loisir quelques gouttes de café, et moi j'en buvais au bord de ses paupières !

Ah, ce récit conté par les deux yeux, qui me demandent d'être son esclave, comme sont les astres au ciel en leur perpétuelle ronde !

Chaque fois que je la regarde longuement, elle rit, dénudant la blancheur de neige de ses dents.

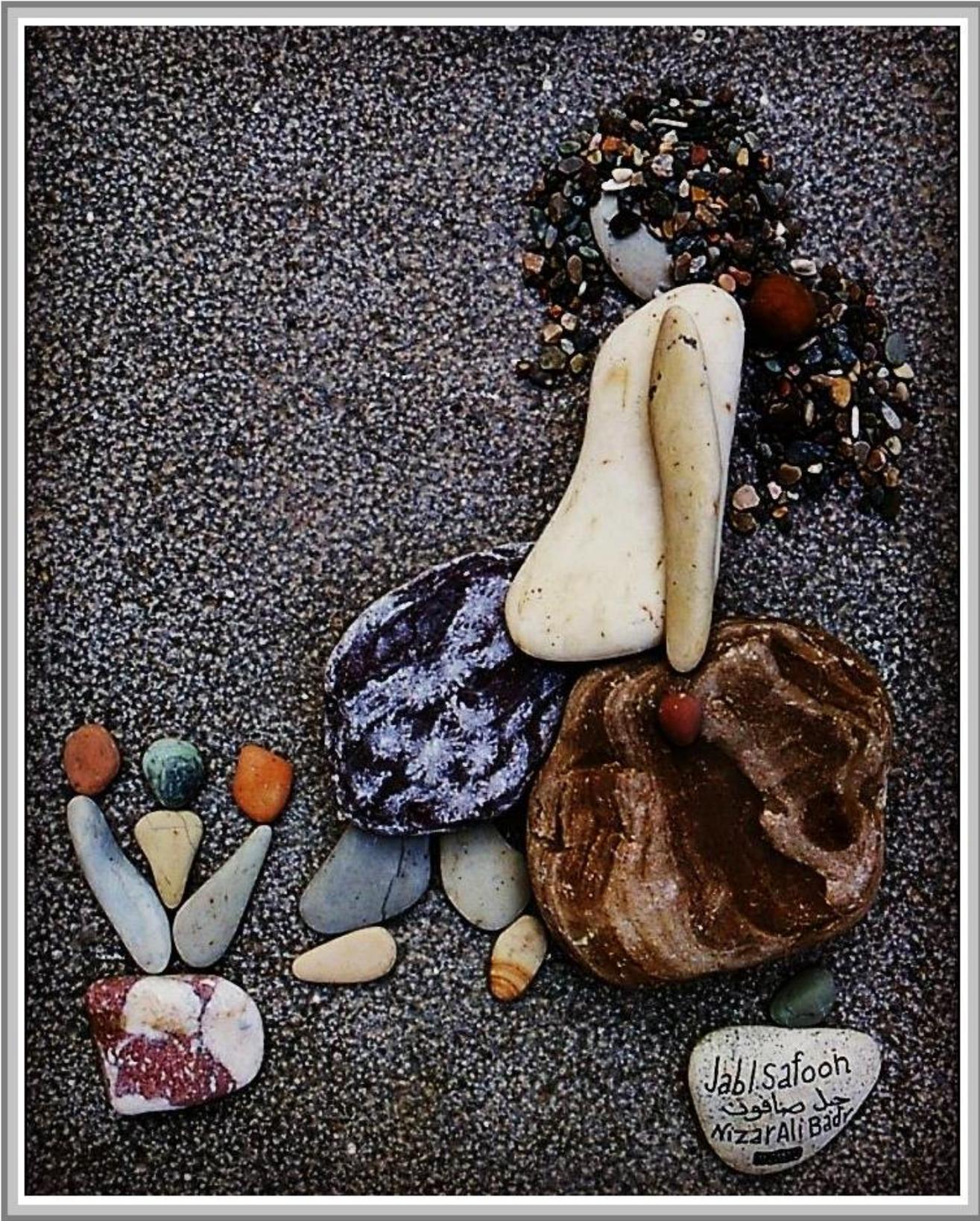
Partage avec moi le café du matin, et ne t'ensevelis pas dans la noire tristesse de l'irrésolution !

Je suis ton voisin, ô dame mienne, et les collines elles-mêmes prennent des nouvelles de leurs voisines.

Qui suis-je ? Laisse de côté les questions. Je suis une esquisse à la recherche des couleurs qui la font exister...

Un rendez-vous, Madame ? Elle sourit et me montra du doigt son adresse sur l'enveloppe.

J'y portais mes regards attentifs, et ne pus rien voir, sauf la marque du rouge à lèvres sur sa tasse de café.



JE LIS TON CORPS ET ME CULTIVE

Le jour où s'est arrêté
Le dialogue entre tes seins
Dans l'eau prenant leur bain
Et les tribus s'affrontant pour l'eau
L'ère de la décadence a commencé,
Alors la guerre de la pluie fut déclarée
Par les nuages
Pour une très longue durée,
La grève des vols fut déclenchée
Par la gente ailée,
Les épis ont refusé
De porter leurs semences
Et la terre a pris la ressemblance
D'une lampe à gaz.

Le jour où ils m'ont de la tribu chassé
Parce qu'à l'entrée de la tente j'ai déposé
Un poème
L'heure de la déchéance a sonné.
L'ère de la décadence
N'est pas celle de l'ignorance
Des règles grammaticales et de conjugaison,
Mais celle de l'ignorance
Des principes qui régissent le genre féminin,
Celle de la rature des noms de toutes les femmes
De la mémoire de la patrie.

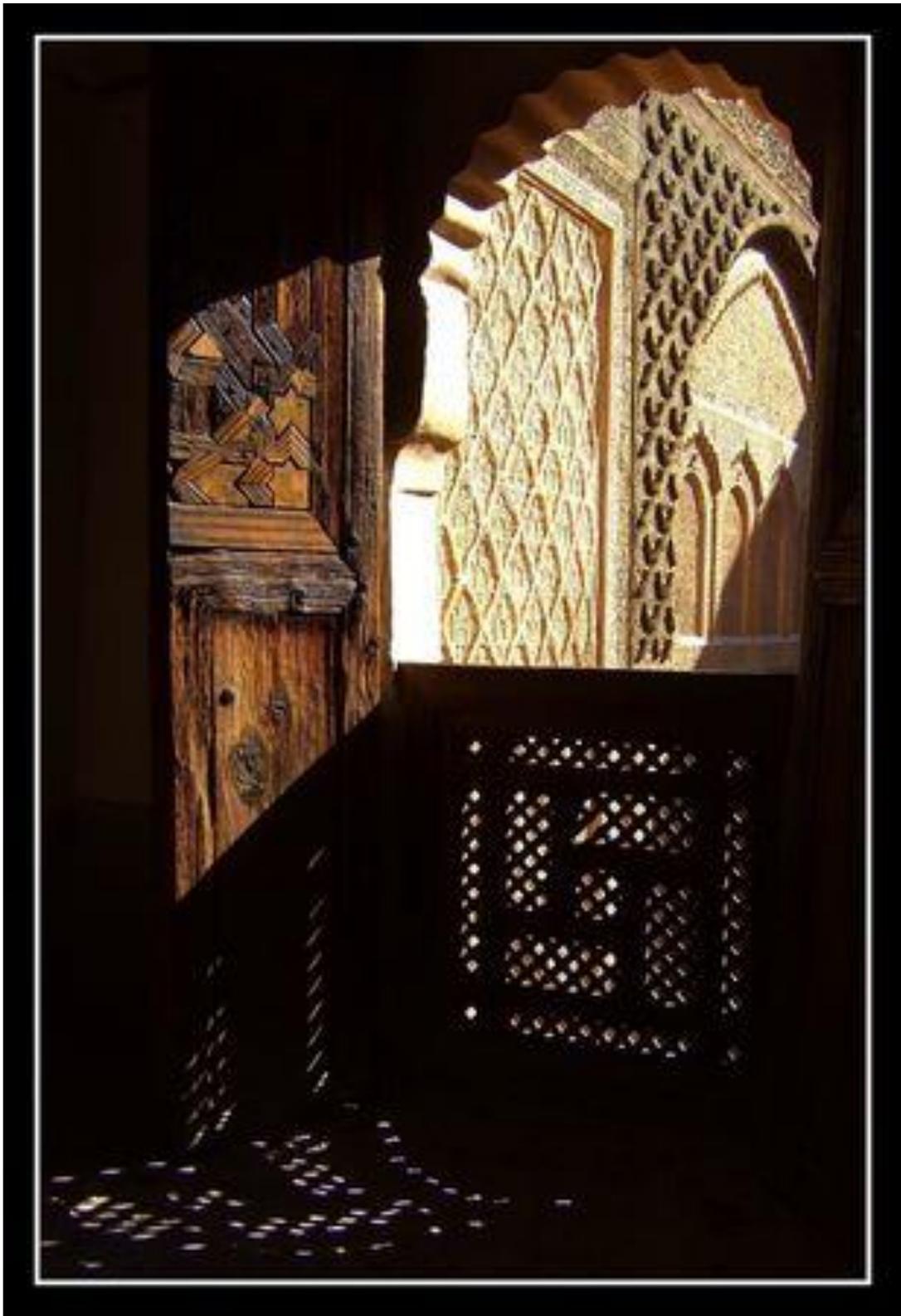
Ô ma bien aimée,
Qu'est-ce donc que cette patrie
Qui se comporte avec l'Amour
En agent de la circulation ?
Cette patrie qui considère que la Rose
Est un complot dirigé contre le régime,
Que le Poème est un tract clandestin
Rédigé contre le régime?
Qu'est-ce donc que ce pays
Façonné sous forme de criquet pèlerin
Sur son ventre rampant
De l'Atlantique au Golfe
Et du Golfe à l'Atlantique,
Parlant le jour comme un saint
Et qui, la nuit tombant,
Est pris de tourbillon
Autour d'un nombril féminin?

Qu'est-ce donc cette patrie
Qui exerce son infamie
Contre tout nuage de pluie chargé,
Qui ouvre une fiche secrète
Pour chaque sein de femme,
Qui établit un PV de police
Contre chaque rose?

Ô bien aimée
Que faisons-nous encore dans cette patrie
Qui craint de regarder
Son corps dans un miroir
Pour ne pas le désirer?
Qui craint d'entendre au téléphone
Une voix féminine
De peur de rompre ses ablutions?
Que faisons-nous dans cette patrie égarée
Entre les œuvres de Chafi'i et de Lénine,
Entre le matérialisme dialectique
Et les photos pornos,
Entre les exégèses coraniques
Et les revues Play Boy,
Entre le groupe mutazilite
Et le groupe des Beatles,
Entre Rabi'a-l-'Adaouya
Et Emmanuelle?

Ô toi être étonnant
Comme un jouet d'enfant
Je me considère comme homme civilisé
Parce que je suis ton Amant,
Et je considère mes vers comme historiques
Parce qu'ils sont tes contemporains.
Toute époque avant tes yeux
Ne peut être qu'hypothétique,
Toute époque après tes yeux

N'est que déchirement ;
Ne demande donc pas pourquoi
Je suis avec toi :
Je veux sortir de mon sous-développement
Pour vivre l'ère de l'Eau,
Je veux fuir la République de la Soif
Pour pénétrer dans celle du Magnolia,
Je veux quitter mon état de Bédouin
Pour m'asseoir à l'ombre des arbres,
Je veux me laver dans l'eau des Sources
Et apprendre les noms des Fleurs.
Je veux que tu m'enseignes
La lecture et l'écriture
Car l'écriture sur ton corps
Est le début de la connaissance :
S'y engager est s'engager
Sur la voie de la civilisation.
Ton corps n'est pas ennemi de la Culture,
Mais la culture même.
Celui qui ne sait pas faire la lecture
De l'Alphabet de ton corps
Restera analphabète sa vie durant.



Photographie Marc Panchaud

De terrorisme on nous accuse
Si nous osons prendre défense
De notre femme et de la rose
Et de l'azur et du poème
Si nous osons prendre défense
D'une patrie sans eau sans air
D'une patrie qui a perdu
Sa tente et sa chamelle
Et même son café noir.

De terrorisme on nous accuse
Si nous osons prendre défense
De la crinière
De la reine de Saba
Des lèvres de Maysoun
Des noms de nos plus belles filles,
Du khôl qui de leurs cils
En pluie retombe
Comme une chose révélée.
Certes vous ne trouverez pas
En ma possession
De poésie secrète
Ni de parler énigmatique
Ou des ouvrages clandestins,
Et par devers moi je ne garde
Aucun poème traversant
La rue, caché derrière son voile.

De terrorisme on nous accuse
Quand nous décrivons les dépouilles
D'une patrie
Décomposée et dénudée
Et dont les restes en lambeaux
Sont dispersés aux quatre vents...,
D'une patrie
Cherchant son adresse et son nom...
D'une patrie ne conservant
De ses antiques épopées
Que les élégies de Khansa,
D'une patrie
Où ni le rouge, ni le jaune, ni le vert
Ne teignent plus les horizons,
D'une patrie qui nous défend
D'écouter les informations
Ou d'acheter quelque journal,
D'une patrie où les oiseaux
Sont censurés dans leurs chansons,
D'une patrie où, terrifiés,
Les écrivains ont pris le pli
D'écrire la page du néant,
D'une patrie
Qui ressemblerait dans sa forme
A la poésie
Dans notre pays
Sorte de langage égaré
Improvisé

Sans aucun lien avec les êtres
Sans aucun lien avec leur terre
Ni avec les problèmes
Dans lesquels ils se débattent vainement,
D'une patrie allant pieds nus
Et sans aucune dignité
Vers la paix négociée
D'une patrie
Où les hommes pris de panique
Ont fait pipi dans leurs culottes
Et où ne restent que les femmes.
Le sel amer est dans nos yeux
Et sur nos lèvres,
Il est dans nos propres propos.
Notre âme a-t-elle été touchée
De stérilité héritée
Léguée par la tribu Kahtane.
Dans notre nation,
Il n'y a plus de Muawiya
Plus d'Abu Sufiane
Plus personne pour crier « Gare » !
A la face de ceux qui ont abandonné
A autrui notre foyer
Et notre huile et notre pain
Transformant notre maison
Si heureuse en capharnaüm.
Il ne reste plus rien de notre poésie
Qui n'ait sur le lit du tyran

Perdu sa virginité.
Du mépris nous avons pris
Le pli de l'habitude.
Que reste-t-il donc de l'homme
Lorsqu'il s'habitue au mépris ?
Je recherche dans les feuilles de l'Histoire
Usaman Ibn Munkid
Okba Ibn Nafi',
Je recherche Omar,
Je recherche Hamza,
Et Khalid chevauchant
Vers la Grande Syrie,
Je recherche al Mu'tacim
Sauvant les femmes
De la barbarie des envahisseurs
Et des furies des flammes,
Je recherche dans ce siècle attardé
Et ne trouve dans la nuit
Que des chats apeurés
Craignant pour leur personne
Le pouvoir des souris.
Avons-nous été atteints
De nationale cécité ?
Ou bien tout simplement
Souffrons-nous de daltonisme ?

De terrorisme on nous accuse
Quand nous refusons notre mort
Sous les râpeaux israéliens
Qui ratissent notre terre
Qui ratissent notre Histoire
Qui ratissent notre Évangile
Qui ratissent notre Coran
Et le sol de nos prophètes.
Si c'est là notre crime
Que vive le terrorisme !

De terrorisme on nous accuse
Si nous refusons que les Juifs
Que les Mongols et les Barbares
Nous effacent de leur main.
Oui, nous lançons des pierres
Sur la maison de verre
Du Conseil de Sécurité
Soumis à l'empereur suprême.

De terrorisme on nous accuse
Lorsque nous refusons
De négocier avec les loups
Et de tendre nos deux bras
A la prostitution.
L'Amérique
Ennemie de la culture humaine
Elle-même sans culture,

Ennemie de l'urbaine civilisation
Dont elle-même est dépourvue,
L 'Amérique
Bâtisse géante
Mais sans murs.

De terrorisme on nous accuse
Si nous refusons un siècle
Où ce pays de lui-même satisfait
S'est érigé
En traducteur assermenté
De la langue des Hébreux.



Jabal Safoon

Nizar Ali BADR sculpteur du monde



PAIN, HASCHISH ET CLAIR DE LUNE

Lorsqu'en Orient, naît la lune
Les blanches terrasses s'assoupissent
Dans des amas de fleurs,
Les gens abandonnent leurs échoppes
Et vont ensemble
A la rencontre de la lune.
Ils portent leur pain, leur phonographe
Et les accessoires de leur drogue
Jusqu'au sommet des montagnes.
Ils vendent et achètent

Rêves et rêveries
Et se meurent
Quand la lune est en vie.
Que fait de mon pays
Un filet de lumière ?
Que fait-il du pays des prophètes
Et des âmes naïves
Celles qui mastiquent leur tabac
Et qui font le commerce
De la drogue ?
Pendant les nuits d'Orient
Où pleine lune devient le croissant
L'Orient lui se dévêt
De toute dignité,
Démissionne de tout combat.
Les millions qui courent sans sandales
Qui croient en la quadrigamie
Et en la fin du monde,
Les millions qui ne rencontrent le pain
Que dans le rêve
Qui, la nuit, habitent les mesures de la toux,
Qui jamais n'ont connu la forme des médicaments,
Meurent, cadavres, sous la lune,
Dans mon pays
Où les âmes naïves pleurent
Et meurent dans leurs larmes
Chaque fois que leur apparaît le croissant,
Et pleurent davantage

Chaque fois qu'un luth plaintif les émeut,
Chaque fois que les émeut
L'hymne à la nuit du "Ya Lili"
Mort qu'en Orient
Nous appelons "Tawashih" et "Ya Lili".
Dans mon pays
Celui des âmes naïves
Où nous ruminons les longs vers des Tawashih
Cette tuberculose qui détruit l'Orient,
Ces longues rengaines chantées,
Ce notre Orient qui rumine
Histoire, rêves langoureux et légendes surannées,
Cet Orient recherchant tout héroïsme
Dans la Geste
D'Abu Zaïd al Hilali



L'ECOLE DE L'AMOUR

Votre amour, madame, m'a fait entrer dans les cités des tristesses

Et moi avant vous je ne suis jamais allé dans les cités des tristesses

Je n'ai jamais su que les larmes sont l'être humain que l'humain sans tristesse n'était que le souvenir d'un humain

Votre amour m'a appris à être triste

Et moi depuis des siècles j'avais besoin d'une femme qui me rend triste une femme qui je pleurerai sur ses bras comme un oiseau

Une femme qui rassemble mes parties comme les morceaux d'un vase brisé

Votre amour chère dame m'a appris les pires manières

Il m'a appris à regarder ma tasse mille fois en une nuit tenter les remèdes des guérisseurs et frapper aux portes des voyantes

Il m'a appris à sortir de chez moi pour broser les trottoirs des ruelles

Et poursuivre votre visage sous la pluie et entre les feux des automobiles

À collecter de vos yeux des millions d'étoiles

Ô femme, qui a assommé le monde, Ô ma douleur, Ô douleur des Nays

Votre amour, madame, m'a fait pénétrer dans les cités de la tristesse

Et moi avant votre amour je ne savais pas qu'est-ce que la tristesse

Je n'ai jamais su que les larmes sont l'être humain que l'humain sans tristesse n'était que l'ombre d'un humain

Votre amour m'a appris à me comporter comme un petit enfant

À dessiner votre visage avec la craie sur les murs

Ô Femme qui a renversé mon histoire

Je suis égorgé en vous d'une artère à l'autre
Votre amour m'a appris comment l'amour peut modifier la
carte du temps
Il m'a appris que lorsque j'aime, la terre cesse de tourner
Votre amour m'a appris des choses dont je n'aurai jamais
pensé

J'ai lu les contes d'enfants, je suis rentré dans les palais
vierges des rois et j'ai rêvé d'épouser la fille du sultan
Celle dont les yeux sont plus clairs que l'eau des fontaines
Celle dont les lèvres sont plus succulentes que les roses de
grenadines
Et j'ai rêvé de l'enlever comme les chevaliers
Et j'ai rêvé de lui offrir des paniers de perles et de « morgane »
Votre amour m'a appris chère dame ce qu'est le délire
Il m'a appris comment l'âge passe sans que la fille du sultan
vienne



Œuvre de Maxemile

LEÇON D'ART PLASTIQUE

Mon fils pose devant moi sa palette de couleurs
Et me demande de lui dessiner un oiseau.
Je plonge le pinceau dans la couleur grise
Et lui dessine un carré
Avec des barreaux et un cadenas.
Mon fils me dit, tout surpris :

Mais c'est une prison, père,
Ne sais-tu donc pas dessiner un oiseau ?
Je lui dis : Mon fils, excuse-moi,
Je ne sais plus comment sont faits les oiseaux.

Mon fils pose devant moi ses crayons de couleurs
Et me demande de lui dessiner la mer.

Je prends un crayon mine
Et lui dessine un cercle noir.

Mon fils me dit :

Mais c'est un cercle noir, père,
Ne sais-tu donc pas que la mer est bleue ?

Je lui dis : Écoute, mon fils,
Jadis, je savais très bien dessiner les mers,
Mais on m'a confisqué ma canne à pêche,
On m'a pris mon bateau,
On m'a interdit toute relation avec la couleur bleue,
Et avec le poisson de la liberté.

Mon fils pose devant moi son cahier de dessin
Et me demande de lui dessiner un épi de blé.

Je prends un crayon
Et lui dessine un revolver.

Mon fils se moque de mon ignorance

Et me dit, tout étonné :

Ne fais-tu donc pas la différence
Entre un épi de blé et un revolver ?

Je lui réponds : Écoute, mon fils,

Je savais jadis comment était fait l'épi de blé,
Comment était la galette de pain,
Comment était la rose,
Mais en ce temps métallique,
Où les arbres de la forêt
Se sont enrôlés dans la milice
Où la rose est en tenue léopard,
En ce temps d'épis armés,
D'oiseaux armés,
De culture armée,
Je n'achète pas une galette de pain
Sans y trouver un revolver,
Je ne cueille pas une rose dans un bosquet
Sans qu'elle me menace de son arme,
Je ne feuillette pas un livre dans une librairie
Sans qu'il explose entre mes mains.

Mon fils s'assoit sur le bord de mon lit
Et me demande de lui réciter un poème.
Je verse une larme sur l'oreiller.
Il la ramasse et me dit :
Mais c'est une larme, père, et non un poème,
Je lui dis :
Quand tu seras grand
Et que tu liras la somme de la poésie arabe,
Tu sauras que le mot et la larme sont frère et sœur
Et que le poème arabe
N'est qu'une larme qui coule entre les doigts.

Mon fils pose devant moi sa boîte de couleurs
Et me demande de lui dessiner une patrie.
Le pinceau tremble dans ma main
Et je fonds en larmes



POÉSIE DE TRISTESSE

Ton amour m'a appris à être triste
Il y a longtemps que j'ai besoin
D'une femme qui m'attriste
D'une femme dans les bras de laquelle je puisse pleurer
Comme un passereau
D'une femme qui rassemble mes parties
Comme des pièces d'un cristal brisé
Ton amour m'a fait entrer
Dans des pays de tristesse
Et moi, avant toi,
Je ne suis jamais entré
Dans des pays de tristesse
Je ne savais jamais que la larme c'est l'homme incarné
Que l'homme sans tristesse,
Il n'est qu'un souvenir.

LETTRE D'AMOUR

Respecte mon silence, je t'en prie
Le silence est mon arme la plus puissante
N'as-tu pas senti mon éloquence quand je me tais
La beauté de ce que je dis quand je ne dis rien.

JE TE DIRAI JE T'AIME

Je te dirai je t'aime
Quand je serai guérie de ma névrose
Quand je deviendrai une seule personne
Je le dirai quand seront réconciliés en moi la ville et le désert
Quand toutes les tribus quitteront les plages de mon sang

Quand je me libérerai du tatouage bleu que les sages du tiers-
monde ont gravé sur mon corps
Et de toutes les ordonnances de la médecine arabe que durant
trente années j'ai subies.

POÈME INACHEVÉ POUR DÉCRIRE L'AMOUR

Quand j'ai fait route sur tes mers, ma reine
Je ne regardais pas les cartes
Je ne portais de canot ni de bouée
Mais j'ai vogué vers ton feu comme un bouddha
Et j'ai choisi mon destin
Mon bonheur était d'écrire à la craie mon adresse Sur le
soleil et sur tes seins de construire les ponts

GRIFFONNAGES D'ENFANT

Mon péché - et qui de nous fut sans péché-
J'ai continué de croire au bleu du ciel
De voir les arbres, les étoiles, les nuages comme des amis
J'ai fait de mes poèmes une ville où gouvernent les femmes
Chaque bouche close dans mon royaume dit ce qu'elle veut
Chaque sein effarouché peut comme il lui plait s'envoler ou se
poser

LE MONSTRE

Ton amour demeure cette tragique embarcation
Qui a jeté l'ancre sur ma poitrine.
Il ne cesse de m'agresser et de me larguer sur les rochers,
Comment pourrai-je le contrer ?

Comme un monstre il continue à me mâcher
Et moi je continue à le supporter.
J'ai essayé un jour de le combattre,
Je me suis détaché de lui et pourtant
Je reste son prisonnier.

LA VOYANTE

1. Elle s'assit la peur dans les yeux
2. Observant ma tasse retournée
3. Elle dit: Ne sois pas triste, mon enfant
4. Car l'amour est ta destinée
5. Ô, mon enfant mourra en martyr
6. Celui qui meurt converti à la religion de l'être aimé
7. Ta tasse est un monde terrifiant
8. Et ta vie n'est que voyages et guerres
9. Tu aimeras de multiples fois
10. Et tu mourras de multiples fois
11. Tu adoreras toutes les femmes de la terre
12. Et tu reviendras comme un roi vaincu...
13. Dans ta vie, mon enfant, il y a une femme
14. Ses yeux louange à Dieu
15. Sa bouche est dessinée comme une grappe
16. Son sourire n'est que mélodies et roses
17. Mais ton ciel est pluvieux
18. Et ta voie est sans issue, sans issue
19. Car la bien-aimée de ton cœur, ô mon enfant
20. Dort, dans un château surveillé
21. Le château est immense, mon enfant
22. Et bien gardé par chiens et soldats

23. La princesse de ton cœur, dort
24. Celui qui pénètre dans sa chambre est perdu
25. Celui qui demande sa main, celui qui s'approche
26. De la muraille de son jardin est perdu
27. Celui qui essaie de défaire ses nattes
28. Ô, mon enfant, est perdu, est perdu
29. J'ai prédit l'avenir et lu dans les astres de nombreuses fois
30. Mais je n'ai jamais lu
31. Dans une tasse semblable à la tienne
32. Je n'ai jamais connu, ô mon enfant
33. Une tristesse pareille à la tienne
34. Ta destinée est de marcher à tout jamais
35. En amour sur le tranchant du poignard
36. De rester solitaire comme les coquillages
37. De rester mélancolique comme le saule pleureur
38. Ta destinée est de naviguer à tout jamais
39. Sur la mer de l'amour sans voile
40. D'aimer d'innombrables fois
41. Et de revenir comme un roi détrôné

DES MOTS

Il me fait entendre. Quand il me fait danser
Des mots qui ne sont pas comme tous les mots
Il me prend d'au-dessous de mes bras
Il me plante dans un des nuages
Et la pluie noire dans mes yeux
Il me prend avec lui il me prend

Pour une soirée de bal rose
Et moi comme une petite fille dans sa main
Comme une plume prise dans les airs
Il m'apporte sept lunes
Et un bouquet de chansons
Il m'offre un soleil. Il m'offre
Un été. Et un escadron d'hirondelles
Il m'informe que je suis son chef d'œuvre
Et que je vau des milliers d'étoiles
Et que je suis un trésor. Et que je suis
Le plus beau tableau qu'il ait vu
Il raconte des choses qui m'étourdissent
Qui me font oublier le bal et les pas
Des mots qui bouleversent mon histoire
Qui me rendent une femme instantanément
Il me construit un palais de mirage
Que je n'habite que quelques instants
Et je reviens, je reviens à ma table
Rien avec moi. Sauf des mots.

PREMIER POÈME

I

Quand sauras-tu
Mon cher monsieur
Que je ne serai pas
- Comme d'autres-
Une de tes petites amies,
Une conquête féminine
Ajoutée au nombre de tes conquêtes,
Un chiffre inscrit
Sur les registres de tes comptes?
Quand le sauras-tu?

II

Quand sauras-tu
-Chameau en errance du désert,
Toi dont la variole a rongé
Le visage et le poignet-
Que je ne serai point
Une cendre dans ta cigarette ?
Ni énième tête entre mille têtes
Sur ton oreiller,
Non plus une statuette
Dont tu auras augmenté le prix
Dans la folie de tes enchères,
Ou un sein sur le poli duquel
Tu auras imprimé le moule de tes empreintes ?
Quand le sauras-tu ?

III

Quand sauras-tu
Que tu ne me drogueras pas
Par ton pouvoir, ni ton renom,
Et que tu ne posséderas pas le monde
Avec ton naphte, tes royalties,
Avec ton pétrole
Dont les relents s'exhalent de tes nippes,
Et avec les voitures que tu déposes
Aux pieds de tes nombreuses maîtresses?
Où sont donc passées
De tes chamelles les bosses?
Où a donc disparu
De tes mains le tatouage?
Que sont devenues
De tes tentes les béances?
Toi, aux talons gercés,
Toi l'esclave de tes passions,
Toi dont les épouses font partie
De tes hobbies,
Femmes que tu alignes par dizaines
Sur le lit de tes jouissances,
Insectes que tu momifies
Sur les murs de tes salons?
Quand le sauras-tu?

IV

Toi, frappé d'indigestion,
Quand sauras-tu
Que je ne suis pas de celles
Qu'impressionne ton paradis
Ou qu'effraie ton enfer?
Quand sauras-tu
Que ma dignité est plus précieuse
Que l'or entassé dans tes proches,
Et que le climat où mes pensées baignent
Est bien loin de tes climats,
Toi où a couvé le féodal
Dans la vermine de tes helminthes,
Toi dont le désert rougit de honte
Lorsqu'il entend ton appel?
Quand le sauras-tu ?

V

Patauge donc
Prince de Bitume
Tel une éponge
Dans la fange de tes plaisirs
Et dans tes errements,
Ton pétrole ?
Tu peux le déverser
Aux pieds de tes maîtresses!
Les boîtes de nuit de Paris
Ont tué en toi toute fierté,

Là-bas, aux pieds d'une prostituée
Tu as enterré ton amour propre,
Alors, tu as bradé al Qods,
Tu as bradé Dieu,
Tu as bradé de tes morts les cendres,
Comme si les lances d'Israël
N'ont jamais tué tes sœurs,
N'ont jamais détruit nos demeures,
Et n'ont jamais brûlé,
Nos Saintes Écritures,
Comme si les bannières d'Israël
Ne se sont jamais plantées
Sur les lambeaux
De tes drapeaux,
Comme si tous ceux
Qui furent crucifiés
Aux arbres de Jaffa
Aux arbres de Jéricho
Et de Bir Sbaa
N'étaient pas de ta race.
Al Qods baigne dans son sang
Pendant que te dévorent
Tes propres passions
Comme si le drame
Ne te concernait point!
Quand donc l'Être Humain
Se réveillera-t-il dans ta carcasse?



Nizar Ali BADR sculpteur

ECLAIRCISSEMENTS POUR LES LECTEURS DE MA POESIE

Et les âmes naïves racontent
Que je suis entré dans le boudoir des filles
Pour n'en plus ressortir.
Ces gens réclament qu'on dresse pour moi l'échafaud
Parce que j'ai chanté
De ma bien aimée la beauté.
Moi, je n'ai pas comme d'autres
Fait commerce de haschisch
Ni volé
Ni tué,
Mais en plein jour j'ai aimé.
Ai-je donc pour cela Dieu renié ?
Les âmes naïves disent de moi
Que mes poèmes
Des enseignements du Ciel se sont écartés.
Qui a dit que l'amour a attenté
A l'honneur du Ciel.
Le Ciel est mon ami :
Il pleure quand je pleure
Et il rit
Quand je ris.
Les étoiles, leur éclat augmente,
Si un jour je suis amoureux.
Qu'y a-t-il donc d'aberrant
Quand je chante
De ma bien aimée le nom ?
Et quand je le sème à tous vents

Comme une forêt de châtaigniers.
Je continuerai ce commerce,
Comme tous les prophètes
Je continuerai, aède,
A chanter l'enfance,
A chanter
La pureté et l'innocence,
Je continuerai à décrire les beautés
De ma bien aimée
Jusqu'à fondre sa chevelure d'or
Dans l'or des soirs.
Moi - et je souhaite rester moi-
Enfant qui barbouille comme cela l'enchante
Les façades des étoiles
Jusqu'à ce que l'amour dans ma patrie
Devienne comme l'air qu'on respire,
Et que je devienne le dictionnaire
Des étudiants de l'amour passionné
Et que je devienne moi
L'alphabet balbutié
Sur leurs lèvres.

PSALMODIE SUR LES MAUSOLEES DES SANTONS

I

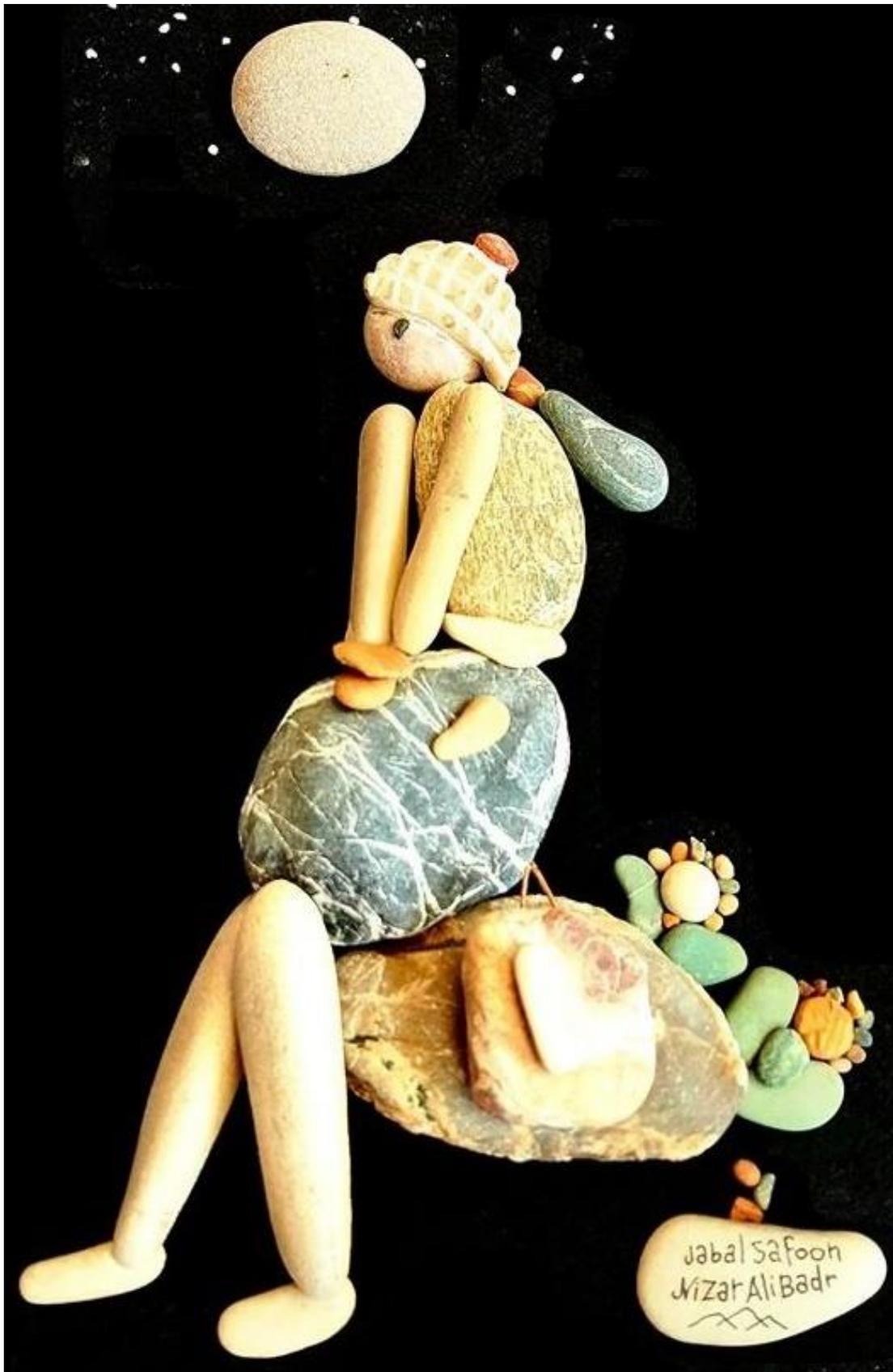
Je vous rejette tous
Et je mets fin au dialogue
Je n'ai plus rien à dire
J'ai fait un autodafé
De mes dictionnaires et de mes effets,
J'ai fui la poésie antique
Et la rime en "r" du long poème de Farazdaq,
J'ai émigré de ma voix
J'ai émigré des cités du sel amer
Et des poèmes de poterie peinte.
J'ai apporté mes arbres à votre désert
De désespoir les arbres se sont suicidés;
J'ai apporté ma pluie à votre sécheresse
La pluie s'est retenue de tomber ;
J'ai planté mes poèmes dans vos matrices
Ils se sont étouffés.
Ô matrice, porteuse de poussière et d'épines!

II

J'ai essayé de vous arracher
De la colle de l'histoire,
Du calendrier des fatalités,
De la poésie pleurarde des clichés,
Du culte des pierres ;
J'ai tenté de libérer Troie assiégée,

Alors le siège m'a assiégé.
Je vous rejette, oui, je vous rejette
Vous qui avez créé votre Dieu
À partir de la bave,
Vous qui avez élevé une coupole
À chaque santon,
Un lieu de pèlerinage
À chaque faux prophète.
J'ai tenté de vous sauver
De la clepsydre qui vous engloutit
À chaque instant du jour et de la nuit,
Des amulettes que vous portez sur vous,
Des psalmodies récitées sur vos tombes,
Des derviches tourneurs,
De la diseuse de bonne aventure,
Et de la danse du Zaar.
J'ai tenté de planter un clou dans votre chair,
Mais, j'ai désespéré
De votre chair et de mes serres,
J'ai désespéré de l'épaisseur du mur,
J'ai désespéré de mon désespoir.
Hier, je me suis pendu
Aux tresses de ma maîtresse
Mais je n'ai pu lui faire l'amour
Comme je l'ai habituée,
Les traits de son corps étaient étranges,
Le lit était froid
Le froid était froid,

Le sein de celle que j'aime était une vieille orange pressée,
Et un drapeau percé.
Je regarde, hagard, sur la carte de l'arabisme:
À chaque empan de terre un Califa est né
Un pouvoir absolu s'est établi,
Une tente a été dressée.
Le drapeau et les sceaux me font rire,
Les empires me font rire,
Les Sultanats de pacotille,
Les lois originales,
Les cheikhs du pétrole,
Les mariages de courte jouissance
Et les instincts dérégés.
Je marche, visage étranger dans Grenade
J'embrasse les enfants, les arbres et les minarets renversés,
Là, les Almoravides ont campé,
Ici, les Almohades se sont établis,
Là, ont eu lieu les orgies,
Ici, s'est effectuée la transe,
Là, un manteau ensanglanté,
Ici, un échafaud dressé.
Tribus arabes !
Dispersez-vous comme des feuilles mortes !
Entretuez-vous ! Disputez-vous ! Suicidez-vous !
Ô coup de poignard
Pour une seconde fois
Du genre d'une certaine Andalousie vaincue !



*Le poème Balkis fut écrit à la mémoire de sa seconde épouse,
Balqis al-Rawi, une enseignante irakienne qu'il avait rencontrée lors
d'un récital de poésie à Bagdad, morte dans un attentat contre
l'ambassade d'Irak en 1981 à Beyrouth, où elle travaillait pour la
section culturelle du gouvernement irakien.
Il se compose de plus de 100 vers.
Merci à vous,*

Assassinée, ma bien aimée!
Vous pourrez dès lors
Sur la tombe de la martyre
Porter votre funèbre toast.
Assassinée ma poésie !
Est-il un peuple au monde,
-Excepté nous -
Qui assassine le poème ?
Ô ma verdoyante Ninive !
Ô ma blonde bohémienne !
Ô vagues du Tigre printanier !
Ô toi qui portes aux chevilles
Les plus beaux des anneaux!
Ils t'ont tuée, Balkis !
Quel peuple arabe
Celui-là qui assassine
Le chant des rossignols!
Balkis, la plus belle des reines
Dans l'histoire de Babel!
Balkis, le plus haut des palmiers
Sur le sol d'Irak!

Quand elle marchait
Elle était entourée de paons,
Suivie de faons.
Balkis, ô ma douleur!
Ô douleur du poème à peine frôlé du doigt!
Est-il possible qu'après ta chevelure
Les épis s'élèveront encore vers le ciel ?
Où est donc passé Al Samaw'al ?
Où est donc parti Al Muhalhil ?
Les anciens preux, où sont-ils ?
Il n'y a plus que des tribus tuant des tribus,
Des renards tuant des renards,
Et des araignées tuant d'autres araignées.
Je te jure par tes yeux
Où viennent se réfugier des millions d'étoiles
Que, sur les Arabes, ma lune,
Je raconterai d'incroyables choses
L'héroïsme n'est-il qu'un leurre arabe ?
Ou bien, comme nous, l'Histoire est-elle mensongère ?
Balkis, ne t'éloigne pas de moi
Car, après toi, le soleil
Ne brille plus sur les rivages.
Au cours de l'instruction je dirai:
Le voleur s'est déguisé en combattant,
Au cours de l'instruction je dirai :
Le guide bien doué n'est qu'un vilain courtier.
Je dirai que cette histoire de rayonnement (arabe)
N'est qu'une plaisanterie, la plus mesquine,

Voilà donc toute l'Histoire, ô Balkis !
Comment saura-t-on distinguer
Entre les parterres fleuris
Et les monceaux d'immondices?
Blakis, toi la martyre, toi le poème,
Toi la toute-pure, toi la toute-sainte.
Le peuple de Saba, Balkis, cherche sa reine des yeux,
Rends donc au peuple son salut !
Toi la plus noble des reines,
Femme qui symbolise toutes les gloires des époques
sumériennes!
Balkis, toi mon oiseau le plus doux,
Toi mon icône la plus précieuse,
Toi larme répandue sur la joue de la Madeleine!
Ai-je été injuste à ton égard
En t'éloignant des rives d'Al A'damyia ?
Beyrouth tue chaque jour l'un de nous,
Beyrouth chaque jour court après sa victime.
La mort rôde autour de la tasse de notre café,
La mort rôde dans la clé de notre appartement,
Elle rôde autour des fleurs de notre balcon,
Sur le papier de notre journal,
Et sur les lettres de l'alphabet.
Balkis ! Sommes-nous une fois encore
Retournés à l'époque de la jahilia ?
Voilà que nous entrons dans l'ère de la sauvagerie,
De la décadence, de la laideur,
Voilà que nous entrons une nouvelle fois

Dans l'ère de la barbarie,
Ère où l'écriture est un passage
Entre deux éclats d'obus,
Ère où l'assassinat d'un frelon dans un champ
Est devenu la grande affaire.
Connaissez-vous ma bien aimée Balkis ?
Elle est le plus beau texte des œuvres de l'Amour,
Elle fut un doux mélange
De velours et de beau marbre.
Dans ses yeux on voyait la violette
S'assoupir sans dormir.
Balkis, parfum dans mon souvenir!
Ô tombe voyageant dans les nues!
Ils t'ont tuée à Beyrouth
Comme n'importe quelle autre biche,
Après avoir tué le verbe.
Balkis, ce n'est pas une élégie que je compose,
Mais je fais mes adieux aux Arabes,
Balkis, tu nous manques, tu nous manques,
Tu nous manques.
La maisonnée recherche sa princesse
Au doux parfum qu'elle traîne derrière elle.
Nous écoutons les nouvelles,
Nouvelles vagues, sans commentaires.
Balkis, nous sommes écorchés jusqu'à l'os.
Les enfants ne savent pas ce qui se passe,
Et moi, je ne sais pas quoi dire...
Frapperas-tu à la porte dans un instant?

Te libéreras-tu de ton manteau d'hiver?
Viendras-tu si souriante et si fraîche
Et aussi étincelante
Que les fleurs des champs?
Balkis, tes épis verts
Continuent à pleurer sur les murs,
Et ton visage continue à se promener
Entre les miroirs et les tentures.
Même la cigarette que tu viens d'allumer
Ne fut pas éteinte,
Et sa fumée persistante continue à refuser
De s'en aller.
Balkis, nous sommes poignardés
Poignardés jusqu'à los
Et nos yeux sont hantés par l'épouvante.
Balkis, comment as-tu pu prendre mes jours et mes rêves ?
Et as-tu supprimé les saisons et les jardins?
Mon épouse, ma bien aimée,
Mon poème et la lumière de mes yeux,
Tu étais mon bel oiseau,
Comment donc as-tu pu t'enfuir ?
Balkis, c'est l'heure du thé irakien parfumé
Comme un bon vieux vin,
Qui donc distribuera les tasses, ô girafe?
Qui a transporté à notre maison
L'Euphrate, les roses du Tigre et de Ruçafa?
Balkis, la tristesse me transperce.
Beyrouth qui t'a tuée ignore son forfait,

Beyrouth qui t'a aimée
Ignore qu'elle a tué sa bien aimée
Et qu'elle a éteint la lune.
Balkis ! Balkis ! Balkis !
Tous les nuages te pleurent,
Qui donc pleurera sur moi ?
Balkis, comment vas-tu pu disparaître en silence
Sans avoir posé tes mains sur mes mains ?
Balkis, comment as-tu pu nous abandonner
Ballottés comme feuilles mortes par le vent ballottées,
Comment nous as-tu abandonnés nous trois
Perdus comme une plume dans la pluie?
As-tu pensé à moi
Moi qui ai tant besoin de ton amour,
Comme Zeinab, comme Omar?
Balkis, ô trésor de légende!
Ô lance irakienne!
Ô forêt de bambous!
Toi dont la taille a défié les étoiles,
D'où as-tu apporté toute cette fraîcheur juvénile ?
Balkis, toi l'amie, toi la compagne,
Toi la délicate comme une fleur de camomille.
Beyrouth nous étouffe, la mer nous étouffe,
Le lieu nous étouffe.
Balkis, ce n'est pas toi qu'on fait deux fois,
Il n'y aura pas de deuxième Balkis.
Balkis ! Les détails de nos liens m'écorchent vif,
Les minutes et les secondes me flagellent de leurs coups,

Chaque petite épingle a son histoire,
Chacun de tes colliers en a plus d'une,
Même tes accroche-cœurs d'or
Comme à l'accoutumée m'envahissent de tendresse.
La belle voix irakienne s'installe sur les tentures,
Sur les fauteuils et les riches vaisselles.
Tu jaillis des miroirs
Tu jaillis de tes bagues,
Tu jaillis du poème,
Des cierges, des tasses
Et du vin de rubis.
Balkis, si tu pouvais seulement
Imaginer la douleur de nos lieux!
À chaque coin, tu volettes comme un oiseau,
Et parfumes le lieu comme une forêt de sureau.
Là, tu fumais ta cigarette,
Ici, tu lisais,
Là-bas tu te peignais tel un palmier,
Et, comme une épée yéménite effilée,
À tes hôtes tu apparaissais.
Balkis, où est donc le flacon de Guerlain ?
Où est le briquet bleu ?
Où est la cigarette Kent ?
Qui ne quittait pas tes lèvres ?
Où est le hachémite chantant
Son nostalgique chant ?
Les peignes se souviennent de leur passé
Et leurs larmes se figent;

Les peignes souffrent-ils aussi de leur chagrin d'amour ?
Balkis, il m'est dur d'émigrer de mon sang
Alors que je suis assiégé entre les flammes du feu
Et les flammes des cendres.
Balkis, princesse!
Voilà que tu brûles dans la guerre des tribus.
Qu'écrirais-je sur le voyage de ma reine,
Car le verbe est devenu mon vrai drame ?
Voilà que nous recherchons dans les entassements des
victimes
Une étoile tombée du ciel,
Un corps brisé en morceaux comme un miroir brisé.
Nous voilà nous demander, ô ma bien aimée,
Si cette tombe est la tienne
Ou bien celle en vérité de l'arabisme ?
Balkis, ô sainte qui as étendu tes tresses sur moi!
Ô girafe de fière allure !
Balkis, notre justice arabe
Veut que nos propres assassins
Soient des Arabes,
Que notre chair soit mangée par des Arabes,
Que notre ventre soit éventré par des Arabes,
Comment donc échapper à ce destin ?
Le poignard arabe ne fait pas de différence
Entre les gorges des hommes
Et les gorges des femmes.
Balkis, s'ils t'ont fait sauter en éclats,
Sache que chez nous

Toutes les funérailles commencent à Karbala
Et finissent à Karbala
Je ne lirai plus l'Histoire dorénavant,
Mes doigts sont brûlés
Et mes habits sont entachés de sang.
Voilà que nous abordons notre âge de pierre,
Chaque jour, nous reculons mille ans en arrière !
À Beyrouth la mer
A démissionné
Après le départ de tes yeux,
La poésie s'interroge sur son poème
Dont les mots ne s'agencent plus,
Et personne ne répond plus à la question,
Le chagrin, Balkis, presse mes yeux comme une orange.
Las! je sais maintenant que les mots n'ont pas d'issue,
Et je connais le gouffre de la langue impossible ;
Moi qui ai inventé le style épistolaire
Je ne sais par quoi commencer une lettre,
Le poignard pénètre mon flanc
Et le flanc du verbe.
Balkis, tu résumes toute civilisation,
La femme n'est-elle pas civilisation ?
Balkis, tu es ma bonne grande nouvelle.
Qui donc m'en a dépouillé ?
Tu es l'écriture avant toute écriture,
Tu es l'île et le sémaphore,
Balkis, ô lune qu'ils ont enfouie
Parmi les pierres!

Maintenant le rideau se lève,
Le rideau se lève.
Je dirai au cours de l'instruction
Que je connais les noms, les choses, les prisonniers,
Les martyrs, les pauvres, les démunis.
Je dirai que je connais le bourreau qui a tué ma femme
Je reconnais les figures de tous les traîtres.
Je dirai que votre vertu n'est que prostitution
Que votre piété n'est que souillure,
Je dirai que notre combat est pur mensonge
Et que n'existe aucune différence
Entre politique et prostitution.
Je dirai au cours de l'instruction
Que je connais les assassins,
Je dirai que notre siècle arabe
Est spécialisé dans l'égorgeage du jasmin,
Dans l'assassinat de tous les prophètes,
Dans l'assassinat de tous les messagers.
Même les yeux verts
Les Arabes les dévorent,
Même les tresses, mêmes les bagues,
Même les bracelets, les miroirs, les jouets,
Même les étoiles ont peur de ma patrie.
Et je ne sais pourquoi,
Même les oiseaux fuient ma patrie.
Et je ne sais pourquoi,
Même les étoiles, les vaisseaux et les nuages,
Même les cahiers et les livres,

Et toutes choses belles
Sont contre les Arabes.
Hélas, lorsque ton corps de lumière a éclaté
Comme une perle précieuse
Je me suis demandé
Si l'assassinat des femmes
N'est pas un dada arabe,
Ou bien si à l'origine
L'assassinat n'est pas notre vrai métier ?
Balkis, ô ma belle jument
Je rougis de toute mon Histoire.
Ici c'est un pays où l'on tue les chevaux,
Ici c'est un pays où l'on tue les chevaux,
Balkis, depuis qu'ils t'ont égorgée
Ô la plus douce des patries
L'homme ne sait comment vivre dans cette patrie,
L'homme ne sait comment vivre dans cette patrie.
Je continue à verser de mon sang
Le plus grand prix
Pour rendre heureux le monde,
Mais le ciel a voulu que je reste seul
Comme les feuilles de l'hiver.
Les poètes naissent-ils de la matrice du malheur?
Le poète n'est-il qu'un coup de poignard sans remède porté au
cœur?
Ou bien suis-je le seul
Dont les yeux résument l'histoire des pleurs ?
Je dirai au cours de l'instruction

Comment ma biche fut tuée
Par l'épée de Abu Lahab,
Tous les bandits, du Golfe à l'Atlantique
Détruisent, incendient, volent,
Se corrompent, agressent les femmes
Comme le veut Abu Lahab,
Tous les chiens sont des agents
Ils mangent, se soûlent,
Sur le compte d'Abu Lahab,
Aucun grain sous terre ne pousse
Sans l'avis d'Abu Lahab
Pas un enfant qui naisse chez nous
Sans que sa mère un jour
N'ait visité la couche d'Abu Lahab,
Pas une tête n'est décapitée sans ordre d'Abu Lahab
La mort de Balkis
Est-elle la seule victoire
Enregistrée dans toute l'Histoire des Arabes ?
Balkis, ô ma bien aimée, bue jusqu'à la lie!
Les faux prophètes sautillent
Et montent sur le dos des peuples,
Mais n'ont aucun message !
Si au moins, ils avaient apporté
De cette triste Palestine
Une étoile,
Ou seulement une orange,
S'ils nous avaient apporté des rivages de Ghaza
Un petit caillou

Ou un coquillage,
Si depuis ce quart de siècle
Ils avaient libéré une olive
Ou restitué une orange,
Et effacé de l'Histoire la honte,
J'aurais alors rendu grâce à ceux qui t'ont tuée
Ô mon adorée jusqu'à la lie !
Mais ils ont laissé la Palestine à son sort
Pour tuer une biche !
Balkis, que doivent dire les poètes de notre siècle !
Que doit dire le poème
Au siècle des Arabes et non Arabes,
Au temps des païens,
Alors que le monde Arabe est écrasé
Écrasé et sous le joug,
Et que sa langue est coupée.
Nous sommes le crime dans sa plus parfaite expression ;
Alors écartez de nous nos œuvres de culture.
Ô ma bien aimée, ils t'ont arrachée de mes mains,
Ils ont arraché le poème de ma bouche,
Ils ont pris l'écriture, la lecture,
L'enfance et l'espérance.
Balkis, Balkis, ô larmes s'égouttant sur les cils du violon !
Balkis, ô bien aimée jusqu'à la lie !
J'ai appris les secrets de l'amour à ceux qui t'ont tuée,
Mais avant la fin de la course,
Ils ont tué mon poulain.
Balkis, je te demande pardon;

Peut être que ta vie a servi à racheter la mienne
Je sais pertinemment
Que ceux qui ont commis ce crime
Voulaient en fait attenter à mes mots.
Belle, dors dans la bénédiction divine,
Le poème après toi est impossible
Et la féminité aussi est impossible.
Des générations d'enfants
Continueront à s'interroger sur tes longues tresses,
Des générations d'amants
Continueront à lire ton histoire
Ô parfaite enseignante !
Les Arabes sauront un jour
Qu'ils ont tué une messagère
QU'ILS...ONT...TU...É...UNE...MES...SA...GÈRE.

QUAND ANNONCERA-T-ON LA MORT DES ARABES ?

1

J'essaie, depuis l'enfance, de dessiner ces pays
Qu'on appelle-allégoriquement-les pays des Arabes
Pays qui me pardonneraient si je brisais le verre de la lune...
Qui me remercieraient si j'écrivais un poème d'amour
Et qui me permettraient d'exercer l'amour
Aussi librement que les moineaux sur les arbres...
J'essaie de dessiner des pays...
Qui m'apprendraient à toujours vivre au diapason de l'amour
Ainsi, j'étendrai pour toi, l'été, la cape de mon amour
Et je presserai ta robe, l'hiver, quand il se mettra à pleuvoir

2

J'essaie de dessiner des pays
Avec un Parlement de jasmin...
Avec un peuple aussi délicat que le jasmin...
Où les colombes sommeillent au-dessus de ma tête
Et où les minarets dans mes yeux versent leurs larmes
J'essaie de dessiner des pays intimes avec ma poésie
Et qui ne se placent pas entre moi et mes rêveries
Et où les soldats ne se pavanent pas sur mon front
J'essaie de dessiner des pays...
Qui me récompensent quand j'écris une poésie
Et qui me pardonnent quand déborde le fleuve de ma folie...



3

J'essaie de dessiner une cité d'amour
Libérée de toutes inhibitions...
Et où la féminité n'est pas égorgée... ni nul corps opprimé

4

J'ai parcouru le Sud... J'ai parcouru le Nord...
Mais en vain...
Car le café de tous les cafés a le même arôme...
Et toutes les femmes-une fois dénudées-
Sentent le même parfum...
Et tous les hommes de la tribu ne mastiquent point ce qu'ils
mangent
Et dévorent les femmes une à la seconde

5

J'essaie depuis le commencement...
De ne ressembler à personne...
Disant non pour toujours à tout discours en boîte de conserve
Et rejetant l'adoration de toute idole...

6

J'essaie de brûler tous les textes qui m'habillent
Certains poèmes sont pour moi une tombe
Et certaines langues linceul.
Je pris rendez-vous avec la dernière femme
Mais j'arrivai bien après l'heure.

7

J'essaie de renier mon vocabulaire
De renier la malédiction du "Mubtada" et du "Khabar"
De me débarrasser de ma poussière et me laver le visage à
l'eau de pluie...

J'essaie de démissionner de l'autorité du sable...

Adieu Koraich...

Adieu Kouleib...

Adieu Mudar...

8

J'essaie de dessiner ces pays
Qu'on appelle-allégoriquement- les pays des Arabes,
Où mon lit est solidement attaché,
Et où ma tête est bien ancrée,
Pour que je puisse différencier entre les pays et les vaisseaux...
Mais... ils m'ont pris ma boîte de dessin,
M'interdisent de peindre le visage de mon pays...;

9

J'essaie depuis l'enfance
D'ouvrir un espace en jasmin.
J'ai ouvert la première auberge d'amour... dans l'histoire des
Arabes...
Pour accueillir les amoureux...
Et j'ai mis fin à toutes les guerres d'antan entre les hommes et
les femmes,
Entre les colombes... et ceux qui égorgent les colombes...

Entre le marbre... et ceux qui écorchent la blancheur du marbre...

Mais... ils ont fermé mon auberge...

Disant que l'amour est indigne de l'Histoire des Arabes

De la pureté des Arabes...

De l'héritage des Arabes...

Quelle aberration !

10

J'essaie de concevoir la configuration de la patrie ?

De reprendre ma place dans le ventre de ma mère,

Et de nager à contre courant du temps,

Et de voler figes, amandes, et pêches,

Et de courir après les bateaux comme les oiseaux

J'essaie d'imaginer le jardin de l'Éden?

Et les potentialités de séjour entre les rivières d'onix?

Et les rivières de lait...

Quand me réveillant, je découvris la futilité de mes rêves.

Il n'y avait pas de lune dans le ciel de Jéricho...

Ni de poisson dans les eaux de l'Euphrate...

Ni de café à Aden...

11

J'essaie par la poésie... de saisir l'impossible...

Et de planter des palmiers...

Mais dans mon pays, ils rasant les cheveux des palmiers...

J'essaie de faire entendre plus haut le hennissement des chevaux;

Mais les gens de la cité méprisent le hennissement!!

12

J'essaie, Madame, de vous aimer...
En dehors de tous les rituels...
En dehors de tous textes.
En dehors de toutes lois et de tous systèmes.
J'essaie, Madame, de vous aimer...
Dans n'importe quel exil où je vais...
Afin de sentir, quand je vous étreins, que je serre entre mes
bras le terreau de mon pays.

13

J'essaie -depuis mon enfance- de lire tout livre traitant des
prophètes des Arabes,
Des sages des Arabes... des poètes des Arabes...
Mais je ne vois que des poèmes léchant les bottes du Khalife
Pour une poignée de riz... et cinquante dirhams...
Quelle horreur!!
Et je ne vois que des tribus qui ne font pas la différence entre
la chair des femmes...
Et les dates mûres...
Quelle horreur!!
Je ne vois que des journaux qui ôtent leurs vêtements
intimes...
Devant tout président venant de l'inconnu..
Devant tout colonel marchant sur le cadavre du peuple...
Devant tout usurier entassant entre ses mains des montagnes
d'or...
Quelle horreur!!

14

Moi, depuis cinquante ans
J'observe la situation des Arabes.
Ils tonnent sans faire pleuvoir...
Ils entrent dans les guerres sans s'en sortir...
Ils mâchent et rabâchent la peau de l'éloquence
Sans en rien digérer.

15

Moi, depuis cinquante ans
J'essaie de dessiner ces pays
Qu'on appelle-allégoriquement- les pays des Arabes,
Tantôt couleur de sang,
Tantôt couleur de colère.
Mon dessin achevé, je me demandai :
Et si un jour on annonce la mort des Arabes...
Dans quel cimetière seront-ils enterrés?
Et qui les pleurera?
Eux qui n'ont pas de filles...
Eux qui n'ont pas de garçons...
Et il n'y a pas là de chagrin
Et il n'y a là personne pour porter le deuil !

16

J'essaie depuis que j'ai commencé à écrire ma poésie
De mesurer la distance entre mes ancêtres les Arabes et moi-
même.
J'ai vu des armées... et point d'armées...
J'ai vu des conquêtes et point de conquêtes...

J'ai suivi toutes les guerres sur la télé...
Avec des morts sur la télé...
Avec des blessés sur la télé...
Et avec des victoires émanant de Dieu... sur la télé...

17

Oh mon pays, ils ont fait de toi un feuilleton d'horreur
Dont nous suivons les épisodes chaque soir
Comment te verrions-nous s'ils nous coupent le courant ?

18

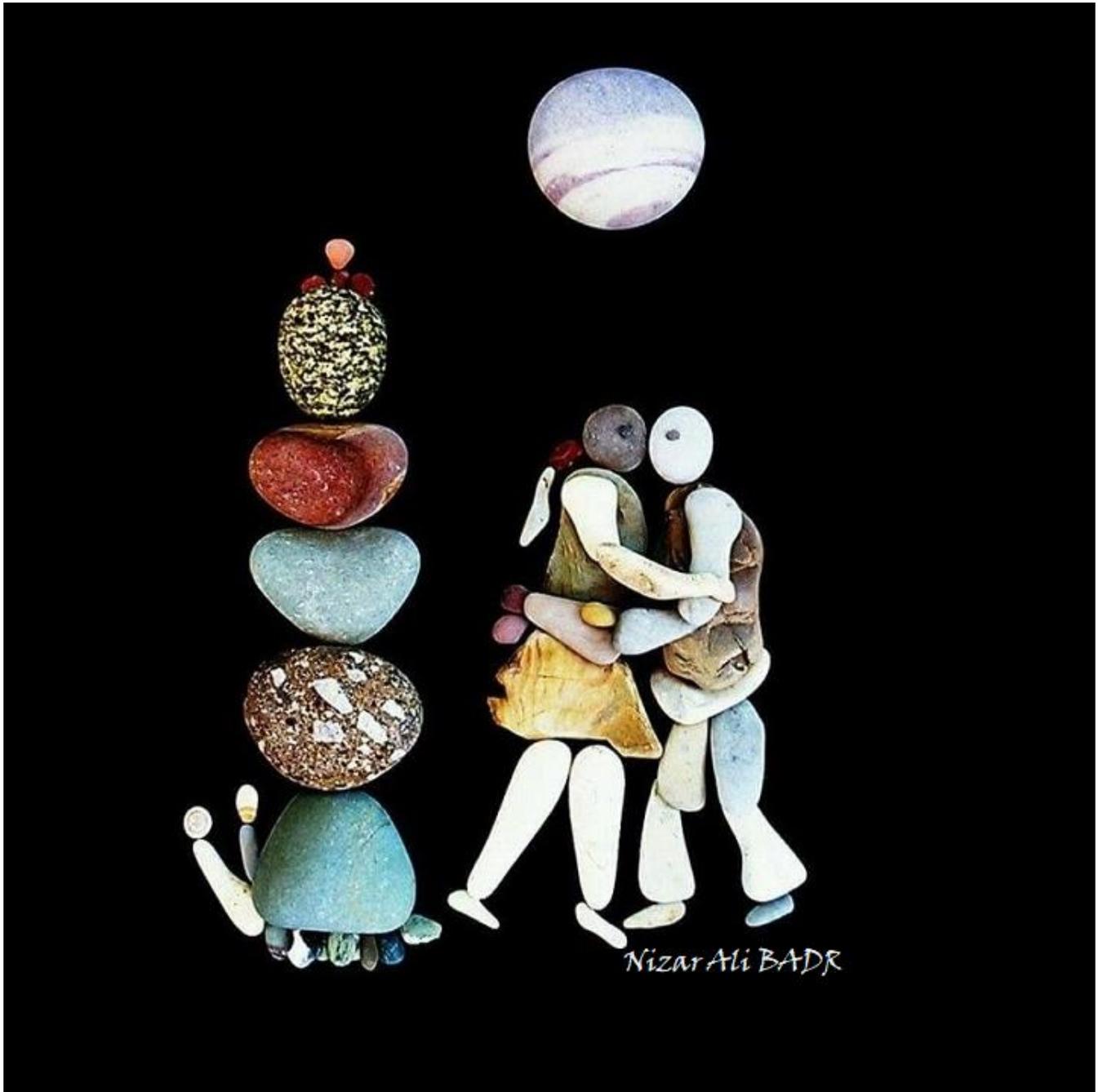
Moi, après cinquante ans,
J'essaie d'enregistrer ce que j'ai vu...
J'ai vue des peuples croyant que les agents de renseignements
Sont ordonnés par Dieu... comme la migraine... comme le
rhume...
Comme la lèpre... comme la gale...
J'ai vue l'arabisme mis à l'encan des antiquités,
Mais je n'ai point vue d'Arabes !



Œuvre de Willy Ronis

Je lis ton corps et me cultive
O toi être étonnant
Comme un jouet d'enfant
Je me considère comme homme civilisé
Parce que je suis ton Amant,
Et je considère mes vers comme historiques
Parce qu'ils sont tes contemporains.
Toute époque avant tes yeux
Ne peut être qu'hypothétique,
Toute époque après tes yeux
N'est que déchirement ;
Ne demande donc pas pourquoi
Je suis avec toi :
Je veux sortir de mon sous-développement
Pour vivre l'ère de l'Eau,
Je veux fuir la République de la Soif
Pour pénétrer dans celle du Magnolia,
Je veux quitter mon état de Bédouin
Pour m'asseoir à l'ombre des arbres,
Je veux me laver dans l'eau des Sources
Et apprendre les noms des Fleurs.
Je veux que tu m'enseignes
La lecture et l'écriture
Car l'écriture sur ton corps
Est le début de la connaissance :
S'y engager de la connaissance :
S'y engager est s'engager
Sur la voie de la civilisation.

Ton corps n'est pas ennemi de la Culture,
Mais la culture même.
Celui qui ne sait pas faire la lecture
De l'Alphabet de ton corps
Restera analphabète sa vie durant



O toi être étonnant
Comme un jouet d'enfant
Je me considère comme homme civilisé
Parce que je suis ton Amant,
Et je considère mes vers comme historiques
Parce qu'ils sont tes contemporains.
Toute époque avant tes yeux
Ne peut être qu'hypothétique,
Toute époque après tes yeux
N'est que déchirement ;
Ne demande donc pas pourquoi
Je suis avec toi :
Je veux sortir de mon sous-développement
Pour vivre l'ère de l'Eau,
Je veux fuir la République de la Soif
Pour pénétrer dans celle du Magnolia,
Je veux quitter mon état de Bédouin
Pour m'asseoir à l'ombre des arbres,
Je veux me laver dans l'eau des Sources
Et apprendre les noms des Fleurs.
Je veux que tu m'enseignes
La lecture et l'écriture
Car l'écriture sur ton corps
Est le début de la connaissance :
S'y engager de la connaissance :
S'y engager est s'engager
Sur la voie de la civilisation.
Ton corps n'est pas ennemi de la Culture,

Mais la culture même.
Celui qui ne sait pas faire la lecture
De l'Alphabet de ton corps
Restera analphabète sa vie durant

NIZAR QABBANI

www.poesielavie.com

NIZAR QABBANI



*Je porte le temps brûlé dans mes yeux et je voyage vers vous.
Je porte Beyrouth, poème poignardé, sur la paume de ma main
et je présente son corps à tous comme le témoignage
d'une époque arabe qui fait profession d'assassiner les poèmes.*

www.poesielavie.com